

EHESS

L'Enquête de terrain by Daniel Céfaï

Review by: Samuel Lézé

L'Homme, No. 175/176, VÉRITÉS DE LA FICTION (juillet/décembre 2005), pp. 487-490

Published by: [EHESS](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40590327>

Accessed: 23/10/2012 03:07

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at
<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *L'Homme*.

<http://www.jstor.org>

HISTOIRE ET ÉPISTÉMOLOGIE

Daniel Céfai

L'Enquête de terrain

Paris, La Découverte, 2003, 624 p., notes bibliogr. (« Recherches »).

LA LITTÉRATURE anthropologique française fait peu de cas du travail de terrain¹. Les raisons de cette carence ne sont pas bien difficiles à déterminer. La présentation du *terrain*, lorsqu'elle n'est pas renvoyée dans un hors-texte romancé, se réduit à l'évidence de son objet d'investigation. Inutile de montrer comment se *construit* l'unité d'analyse lorsqu'elle se confond avec l'unité d'un groupe ou d'un lieu, converti en rente perpétuelle. Le récit des conditions de production du savoir anthropologique se fait encore plus rare puisqu'il est convenu de répéter à satiété que ce *travail* ne saurait être formalisé. Inutile d'exposer les procédures suivies et le cadre de l'enquête lorsqu'on présume que le dépaysement suffit pour garantir la qualité de son objectivation. Par conséquent, le travail de terrain ne se transmet pas, il s'éprouve². C'est une initiation justifiable, au mieux d'anecdotes secondaires ou exemplaires qu'on livre à ses pairs, au gré des circonstances avec un sourire entendu. Comme dans cette perspective le véritable travail reste la mise en *cohérence* théorique du matériel recueilli, purement empirique, autant passer sous silence les multiples contingences du terrain.

Ces naïvetés courent toujours les rues de la discipline. Elles inspirent encore de nombreux travaux. Les dénoncer ou ironiser à leur propos ne suffit pas à les ruiner. Il ne faut pas

surestimer les rapports de thèse et les comptes rendus critiques. Ce serait y substituer une forme de naïveté encore plus élaborée. Le dialogue de sourd qui s'installe alors perdure aussi longtemps que les approches anthropologiques, qui, en survalorisant les théories et en surinterprétant les faits, révèlent leur connivence avec l'ordre académique. La dévalorisation ou la subordination du travail de terrain au profit de l'étude des « grands auteurs » est instituée. Or, en retraçant l'histoire de cette pratique savante, en traduisant des articles clés sur le sujet, l'ouvrage remarquable de Daniel Céfai, va sans aucun doute contribuer à renverser les hiérarchies établies, les partages disciplinaires et les idées reçues. Beaucoup d'arbitraire et d'évidence devraient enfin poser problème aux anthropologues qui ne cessent d'osciller entre mythification et démythification de leur activité.

1. Il y a évidemment de notables exceptions. Citons, par exemple, l'auteur le plus fécond et systématique en la matière, Jean-Pierre Olivier de Sardan. Mais ce sont généralement des sociologues mettant à profit le travail de terrain, plus soucieux de la qualité de leur enquête, qui ont apporté comme Daniel Céfai leur contribution à l'intelligibilité des pratiques savantes de recherche. Lire aussi Daniel Bizeul, « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie*, 1998, 49 (4) : 751-787.

2. Les TD « méthode de recherche », lorsqu'ils existent dans les cursus d'anthropologie français, sont loin d'être satisfaisants pour les débutants...

COMPTES RENDUS

Si le travail de terrain est un *travail*, en quoi consiste-t-il ? Cette question, qui rompt avec « le terrain-initiation », était déjà au cœur de deux précédentes publications, guides indispensables, parus chez le même éditeur³. Daniel Céfai ne propose pas un manuel méthodologique de plus, genre ô combien suspect, faisant habituellement commerce de l'angoisse des étudiants confrontés à la « boîte noire » de l'enquête. Il propose, au contraire, d'explicitier la genèse (partie I), les mises en question (partie II) et les modalités du travail de terrain dans les sciences sociales, et plus particulièrement son développement en sociologie (partie III). L'auteur fournit à la fois les principales pièces du débat (soit la traduction de plus de vingt articles) et un appareil critique et bibliographique considérable qui indique d'ailleurs l'ampleur des traductions qui restent encore à réaliser. Chaque partie du dossier instruit est ainsi problématisée, une postface en tire les principales leçons. De ce fait, l'apport de Daniel Céfai n'a pas seulement consisté à réunir ou traduire des articles souvent dispersés ou éloignés, il a augmenté l'intelligibilité des questions soulevées par le travail de terrain en tant que travail réflexif et critique.

La « présentation » de la première partie compare et traite de façon symétrique les contextes d'apparition du travail de terrain en France (folklorisme et ethnologie coloniale), en Grande-Bretagne (de Bronislaw Malinowski à l'école de Manchester) et aux USA (de Lewis Morgan à l'école de Chicago). C'est sans doute l'une des formulations les plus synthétiques sur le sujet⁴. Des questionnaires d'enquête collective (idéal d'exhaustivité) aux questions critiques (début d'une problématisation) qui se posent à l'anthropologue pour un temps esseulé, en passant par les missions ethnographiques (Dakar-Djibouti, Sologne, etc.), le travail de terrain révèle son évolution, sa polysémie et sa richesse. L'autorité d'un mode d'accès qui privilégie les dimensions prosaïques de la vie sociale – l'*ordinaire* – se construit progressivement par le transfert de pratiques d'un terrain à l'autre. De nom-

breuses passerelles existent tout d'abord entre les études du populaire et du primitif, puis elles sont institutionnellement séparées, pour enfin se réunir dans les études urbaines, à commencer par le genre monographique et l'*insularité* supposée de l'objet (communauté, village, quartier, déviants, etc.). Les quatre articles traduits à l'appui sont judicieusement choisis, chacun procédant systématiquement à la critique historique des figures supposées fondatrices de cette pratique savante, que l'on pense à Malinowski ou à l'école de Chicago. L'analyse se clôt sur un inventaire des « annexes méthodologiques » qui font rapidement leur apparition pour répondre aux soucis de fiabilité et de validité des enquêtes de première main.

La deuxième partie dégage les enjeux de la controverse concernant le statut du travail de terrain. Le débat relance la querelle, fort ancienne, des méthodes. La scientificité a-t-elle un modèle unique ou dual, les sciences sociales (ou historiques) ayant alors leur particularité et leur autonomie ? Le tournant linguistique et herméneutique en anthropologie qui défend cette autonomie donne une mise en forme textuelle aux actions (Clifford Geertz) ou met radicalement en question le texte ethnographique, le genre réaliste et le travail même de description (James Clifford). Cette démarche vire rapidement au postmodernisme. Reste néanmoins un point important qui n'est pas abordé par Daniel Céfai. L'objectif d'une approche rhétorique du texte ethnographique et de la critique du réalisme ethnographique classique est, comme l'indiquent Georges Marcus et Dick Cushman⁵,

3. Stéphane Beaud & Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 1998 ; Howard S. Becker, *Les Ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002. Ces deux guides heuristiques, loin du formalisme scolaire des manuels, éveillent l'intelligence anthropologique de l'apprenti et favorisent la production d'un savoir nouveau.

4. Cf. aussi Florence Weber, « Settings, Interactions and Things. A Plea for Multi-Integrative Ethnography », *Ethnography*, 2001, 2 (4) : 475-499.

5. George Marcus & Dick Cushman, « Ethnographies as Texts », *Annual Review of Anthropology*, 1982, 11 : 25-69.

avant tout épistémologique. Il ne s'agit pas de réduire l'anthropologie à une sorte de critique littéraire, de suspendre toute production nouvelle de connaissance, mais seulement d'y introduire une dimension critique qui semble curieusement lui faire défaut... Le problème énoncé montre ainsi ce que certains auteurs ont appelé la crise de la *totalisation*⁶ : comment intégrer les descriptions de situations, par nature fragmentaires et complexes, dans un *tout* sans recourir à une totalité culturelle ou sociale pourvoyeuse de cohérence⁷ ? Interroger le concept de *totalité* est crucial car il est constamment invoqué pour fonder l'anthropologie⁸.

La troisième partie retrace le développement, aux États-Unis, du travail de terrain en sociologie sous l'appellation de « méthodes qualitatives ». Les années 1940 et 1950 présentent une multiplicité de formules d'enquête. Alors que Lloyd Warner de retour d'Australie propose une « anthropologie sociale du monde moderne » (p. 311), William Foot Whyte propose une « analyse dynamique du changement » (p. 312) à travers des études de cas. La sociologie des professions d'Everett C. Hughes prolonge ces approches où anthropologie et sociologie se recoupent largement. Tout concourt à développer une réflexion sur les propriétés du travail de terrain dont les articles traduits se font l'écho. Le problème de la validité de l'induction (analytique) va alors se trouver au centre du débat et aboutir à la formulation de la *Grounded Theory* d'Anselm Strauss et Bernard Glaser qui prend le contre-pied des méthodes quantitatives dominantes et tente de donner au travail de terrain ses lettres de noblesse⁹. L'ambition est claire : il n'est plus question de produire de simples descriptions, mais des *théories* ! Le travail de terrain devient de bout en bout théorique.

L'ouvrage se termine par une volumineuse postface de 150 pages intitulée « L'enquête de terrain en sciences sociales ». Daniel Céfaï reconnaît qu'il est impossible de parler de travail de terrain en général. Polysémique, le terme voisine en effet avec divers qualificatifs

(observation participante, étude de cas, description ethnographique, etc.) recouvrant des pratiques que l'on peut certes rapprocher selon leur air de famille, mais non réduire à une seule matrice. La difficulté s'accroît d'autant plus que ne cessent de se renouveler échelles et unités d'analyses possibles¹⁰. Cela n'interdit pas de dégager et de systématiser les questions qui se posent *peu ou prou* lors d'une enquête. La particularité de chaque terrain actualise un travail de questions et de décisions, une stratégie d'enquête et une réflexivité (pp. 524-527). Cette approche heuristique rigoureuse ruine toute forme de méthodologisme qui poserait *a priori* l'angle d'approche de la démarche. L'incertitude qui règne et qui heureusement s'estompe par la suite, est une condition essentielle. La recherche s'oriente à partir des indices de pertinence relevés sur le terrain. Au carrefour de divers mondes (en tant que personne, acteur et intellectuel) et au travers de multiples situations sociales ordinaires, les savoir-faire et les compétences sociales du chercheur (soumis aux effets de genre, de classes, etc.) sont sollicités, en mêlant inextricablement considérations épistémologiques (fiabilité et validité), éthique et politique. Anthropologie et sociologie convergent alors dans leurs procédures puisque, avec la fin du *grand partage* les terrains ne les distinguent quasiment plus. Est-ce à dire que les disciplines ne font plus qu'une ? Sans le décréter aussi brutalement (pensons à certains propos de Pierre Bourdieu), cette convergence tend plutôt à

6. Nicolas Dodier & Isabelle Baszanger, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 1997, 38 (1) : 37-66.

7. Alan Rumsey, « Ethnographic Macrotropes and Anthropological Theory », *Anthropological Theory*, 2004, 4 (3) : 267-298.

8. Samuel Lézy, « La totalité en anthropologie », *1^{er} congrès de la Société de philosophie des sciences*, « Tout et Partie », Paris, 22 janvier 2005, ENS.

9. Anselm Strauss & Barney Glaser, *The Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*, Chicago, Aldine, 1967.

10. Sur le renouvellement de l'anthropologie par ses terrains contemporains voir Benoît de L'Estoile & Michel Naepels, eds, *Critique*, 2004, 680-681 : *Frontières de l'anthropologie*.

indiquer que l'anthropologie est une science sociale. Cette conclusion, que n'a pas cessé, au fond, de défendre Georges Balandier, n'est pas aussi triviale qu'elle n'y paraît, car on ne peut se dissimuler les tentatives d'intimida-

tion de ceux qui, au nom de *la* scientificité, tentent d'imposer des modèles naturalistes ou psychologiques en anthropologie.

Samuel Lézé

Éric Chauvier

Profession anthropologue

Bordeaux, William Blake & Co, 2004, 179 p., bibl., index.

CE SECOND OUVRAGE d'Éric Chauvier paru chez l'éditeur bordelais William Blake & Co, partage plus d'un point commun avec le colloque « L'anthropologie appliquée aujourd'hui » organisé du 24 au 26 mars 2004 à Bordeaux par la Société d'ethnologie française (SEF) et la Sociedad Española de Antropología Aplicada. Comment en effet, la question des conditions actuelles de la professionnalisation de l'anthropologie en France n'aurait-elle pas pu recouper les intérêts des participants, alors même que le mouvement de contestation des chercheurs prenait de l'ampleur, sur fond, à la fois, de réforme des cursus universitaires dans le but affiché de professionnaliser les enseignements et de valoriser les recherches, et du constat de tarissement des sources privilégiées de financement de la recherche académique en anthropologie ? Dans un tel contexte, il est intéressant de remarquer que dans la diversité des thèmes abordés et débattus, l'idée même d'une crise identitaire (la traditionnelle dichotomie appliqué/fondamental) semblait partiellement s'estomper au profit, notamment, d'une « naturalisation » des opérations de réconciliation entre l'application de l'anthropologie cognitive et l'implication de l'anthropologie réflexive. Et c'est précisément dans ce sens que l'ouvrage d'Éric Chauvier, propose une double réflexion sur la question cruciale de la professionnalisation de l'anthropologie.

De l'aveu même de l'auteur, son propos est moins de traiter de l'application d'un

savoir anthropologique que des conditions de fabrication d'un savoir sur soi et les autres, d'un savoir partagé car dégagé d'un flux de circulation et de transformation des informations. Nourrie de sa connaissance des pratiques d'expertise anthropologique ainsi que de celle d'autres jeunes anthropologues bordelais, cette recherche concerne plus spécifiquement les conditions et les conséquences d'une professionnalisation de l'anthropologie « hors les murs » des institutions (universités, centres de recherches). En donnant la parole à ceux qui se risquent à promouvoir l'anthropologie en dehors de ses sphères traditionnelles de légitimité, Éric Chauvier nous conduit à nous interroger, comme d'autres avant lui¹, sur un curieux paradoxe identitaire, qui entraîne l'anthropologie française à dénier ses liens avec une société qui la porte. L'auteur nous invite ainsi à suivre un premier niveau d'analyse qui opère un changement de point de vue sur le modèle de ce que l'on pourrait appeler une « anthropologie de l'anthropologie ». En effet, lorsqu'il aborde la question inéluctable des enjeux entourant le problème de l'existence d'une identité disciplinaire en anthropologie (comment être anthropologue dans un cadre non académique ?), la spécificité de son enquête et

1. Voir notamment la discussion ouverte dans les colonnes de la revue *L'Homme* à la suite de l'article de Gilles Laferté & Nicolas Renahy, « Campagnes de tous nos désirs... d'ethnologues », *L'Homme*, 2003, 166 : 225-234.